and for Lorenzo's creative genius with only the bare minimum of notes and commentary. What we discover is a variety of literary forms and interests. There is a poem describing a hawking ("The Partridge Hunt") that "remains an important documentary source for our understanding of this patrician pastime" (p. 41), selections from a mock-heroic poem on drinking that unabashedly spoofs Plato's title and Dante's verse form ("Symposium"), a Boccaccesque short story that may have influenced Machiavelli ("The Novella of Giaccoppo"), further selections from a long philosophical poem imbued with Neoplatonism and much indebted to Ficino ("The Supreme Good"), five sonnets from Lorenzo's *Canzoniere*, the prologue and first commentary from his "A Commentary on my Sonnets", three mythological poems ("Corinto", "Ambra", and selections from "Wood of Love"), five carnival and dance songs (including the famous "Triumph of Bacchus and Ariadne"), eleven letters, and, as an appendix, the mock-pastoral love lament "Nencia of Barberino" (whose attribution to Lorenzo has been contested by some scholars).

Most of the translations are by the editor, with only a few of the sonnets taken from earlier translations by Lorna De' Lucchi, John Addington Symonds, Jefferson Butler Fletcher, William Roscoe, and the "Comment" adapted from a 1949 privately printed translation by Murray Linwood Marshall. The quality of Thiem's translations is very high. It seeks to capture not only the text but also the uniqueness of the originals. The effort has been crowned with success. The diction and impact of the originals are beautifully and effectively rendered in English.

The volume is a valuable contribution towards a greater appreciation of Lorenzo as a poet and writer. His versatility, his humour, his linguistic verve, and his creativity are clearly evident, even in translation. One hopes that the editor/translator will continue his work and provide us, eventually, with a translation of Lorenzo's complete literary writings.

KONRAD EISENBICHLER, *University of Toronto*

Elyane Dezon-Jones, *Marie de Gournay. Fragments d'un discours féminin*, Paris, José Corti, 1988, Pp. 216.

Le sentiment évoqué par ce petit livre nous fait compatir à l'indignation de Marie de Gournay qui avait "veu ietter au vent les venerables cendres de Ronsard". Les trois parties du livre: "La Vie" qui s'annonce comme "une analyse du cheminement littéraire de Marie de Gournay," "La Copie" qui se veut une mise "en lumière [des] textes oubliés depuis 1641," et les documents de la troisième partie, provenant de sources secondaires, déçoivent, toutes les trois, les attentes du lecteur.

La première partie qui souffre de la citation fautive de nombreuses sources, dont beaucoup sont de seconde main, propose une biographie littéraire de Gournay

et consiste en une longue trainée de vieilles citations rabâchées telles que l'éloge des *Essais* et les renseignements de Tallement des Réaux. Dans cette partie Dezon-Jones esquisse une interprétation féministe de la carrière littéraire de Gournay, selon laquelle elle évolue de "la fille d'alliance" qui a écrit le "Proumenoir" de 1594, à "Mademoiselle de Gournay," l'auteur de "l'Apologie" dans *Les Advis* de 1641; ainsi, en choisissant cette appellation, Gournay proclame son "indépendance en matière d'écriture". Malheureusement, la leçon fautive de Dezon-Jones, déformée par ses préconceptions idéologiques, affaiblit sa pensée. Car, en effet, le titre de 1641 reste ambigu; Gournay signale: "l'Apologie pour la Demoiselle de Gournay" dans la table des matières, mais en revanche, le corps du texte porte le titre, "l'Apologie pour celle qui écrit" en tête de l'article même.

Ailleurs, la citation erronée d'autres auteurs critiques et des contemporains de Gournay renforce nos inquiétudes. Le traitement du livre extrêmement rare, *Remerciement au Roi*, est surprenant. Il s'agit de la réédition gournaienne de la "Harangue du Duc de Guise..." – "her most grievous error," d'après Margorie Ilsey, "une fraude, pieuse sans doute et bien intentionnée," selon Paul Bonnefon; de son côté, Dezon-Jones pardonne cette fraude, en alléguant des raisons féministes. Quoi qu'il en soit, l'éditrice moderne aurait bien fait d'élargir nos connaissances par le choix d'autres vers que l'échantillon déjà cité en 1952 et 1963 par Ilsey.

A ce sujet, la même prise de position idéologique induit Dezon-Jones à tronquer la motivation de la censure de Guillaume Colletet afin d'y substituer la sienne. Pour justifier son rôle de censeur de Gournay, le futur académicien original avait cité l'imprécation lâchée par elle dans *L'Ombre* contre la déformation posthume d'un texte; il ne s'en prend nullement à la personne de Gournay. Certes, une phrase, et une seule, de la longue critique relève du langage phallocratique auquel notre siècle est sensible, mais l'essentiel des paroles de Colletet traite de la pensée auto-contradictoire de Gournay. Ce n'est pas rendre service à la pensée authentiquement féministe de Gournay que de déformer les paroles d'autrui pour prouver un antiféminisme peu évident.

Malheureusement, les textes réédités de la deuxième partie, "La Copie", sont d'une qualité encore pire que celle de la première. Nous ne traiterons que des aspects les plus fautifs.

Les données de l'établissement de la réédition et les indications de la page d'*errata* des *Advis* sont soumises au hasard; Dezon-Jones a laissé tomber plusieurs de ces dernières (pp. 137, 150, 161, 183 des *Fragments*; pp. 992, 595, 607, 633 des *Advis*). La seule correction autographe (p.143) dans les textes réédités par Dezon-Jones ne fait aucunement partie du texte de 1641; le "r" manuscrit d'"aurais", à vrai dire "avais", ne se trouve que dans la version de "Peinture de moeurs" de *L'Ombre* de 1626 et dans la réédition erronée de 1910 par Mario Schiff.

Un échantillon suffit pour mettre en question l'affirmation suivante: "Nous avons systématiquement modernisé l'orthographe de l'édition de 1641." En réalité,

Dezon-Jones vacille entre “demoiselle” et “Damoiselle” (p.138) dans sa modernisation des deux “Damoiselles” du texte gournaien; elle substitue “je n’ai du” à “ie n’ay deu” (p.143) et “je...connaît” qui est censé moderniser “ie...connoy” (p.144).

Quant au projet de notes explicatives, il n’existe aucune note de cette sorte, même si on aurait dû s’y attendre pour un mot tel que “grimeline” (p.100), “dont le sens n’est pas immédiatement clair pour le lecteur d’aujourd’hui.” Le sort d’un autre mot est pire; “bastant” se voit transformer en “battant” (p.145), tandis qu’il demeure sous forme de “bastantes” dans l’éloge par Montaigne.

Nous pouvons comprendre, même pardonner, les erreurs typographiques, la leçon fautive ou l’interprétation erronée, mais, dans cette partie, il s’agit d’une faute beaucoup plus sérieuse: le texte publié par Dezon-Jones du poème “Peinture de moeurs” ressemble tellement, quant aux erreurs, à la réédition par Schiff en 1910, qu’on est obligé de les examiner par le menu. La troisième version gournaienne de “Peinture de moeurs”, celle de 1641, dans laquelle Dezon-Jones ne trouve que “quelques remaniements minimes” – “peu de changements” selon Schiff – de la version de *l’Ombre* de 1626, est la plus défectueuse de la deuxième partie des *Fragments*. Dezon-Jones semble avoir utilisé le texte de 1626, tel que publié par Schiff en 1910 avec ses annotations des variantes de 1641 aux vers 5–6, 10, 14, 23, 25–27, 36, 45–48, pour fabriquer un texte de 1641 avec ses annotations des variantes de 1626 aux mêmes vers. Comme on pourrait l’anticiper, les erreurs du premier éditeur créent celles du second.

Une lecture détaillée de quatre textes, ceux de 1626, 1641, 1910 et 1988 illustre ce problème. Pour comparer, nous utilisons la linéation du texte de Schiff, le seul qui la fournit, et dont la transcription reste fidèle au texte de 1626, à l’exception de quatre petites erreurs de peu de conséquence. Malheureusement, Schiff s’est trompé davantage dans ses notes où il donne les variantes de 1641. Ni Dezon-Jones ni Schiff n’en signalent après le vers 48, même là où il y en a. Dans la réédition des 160 vers (164 en 1626) de “Peinture de moeurs”, les erreurs textuelles de Dezon-Jones se répartissent en trois genres: celles qui relèveraient de la fabrication d’un texte fictif de 1641 d’après l’édition de Schiff (v. 13, 18, 31, 37, 57, 62, 80, 86, 88, 89, 93, 110, 117–118, 126, 136, 147, 151–152, 155, 157, 159 et 160), les plus excusables, les coquilles (v. 6, 55, 86, 100), et les leçons fautives de la part de l’éditrice de 1988 (v. 52, 73, 74, 75, 108, 148). De plus, ni Schiff ni Dezon-Jones n’ont ajouté les lettres majuscules, signalées comme “capitales” (*Les Advis*, sig. a4r), que Gournay avait ajoutées au fil des années 1626–41 (v. 1, 8, 9, 26, 40, 44, 50, 95, 96, 119, 147, 149, 150, 161). Il est difficile d’attribuer de telles correspondances au hasard.

Nous ne citerons qu’un exemple, les vers 151–152:

1626

Le pauvre & l’affligé ie secourrois pourtant,
Si mon pouuoir estoit à mon desir bastant.

1910	Le pauvre et l'affligé je secourrois pourtant, Si mon pouvoir estoit à mon desir bastant.
1988	Le pauvre et l'affligé je secourrais pourtant, Si mon pouvoir était à mon désir battant.
1641	le secourrois pourtant le pauvre & l'affligé, Si d'un ioug moins pesant mon col estoit chargé.

Dans l'échantillon ci-dessus, la réédition de Dezon-Jones (1988) devrait être celle du texte de 1641, mais elle ressemble plutôt au texte erroné de Schiff (1910) qui est, à cause du manque de variantes, généralement celui de 1626.

Certes, certains changements sont conformes à l'usage contemporain que Dezon-Jones prétend suivre, mais, à l'insu du lecteur, ils altèrent le style de Gournay. Néanmoins, la comparaison montre clairement que la soi-disant 'nouvelle' édition de Dezon-Jones du texte de 1641 est en fait une édition fabriquée, en grande partie, sur le travail de Schiff. Il nous est évident qu'il ne pourrait s'agir, en aucune manière, d'une leçon erronée du texte de 1641, mais d'un tout autre texte.

Nous avons rejeté la possibilité de l'existence de deux tirages de l'édition de 1641; notre lecture des photocopies des deux exemplaires des *Advis* gardés par la Bibliothèque Nationale n'a décelé ni différence textuelle, ni correction autographe.

La réédition de l'opuscule autobiographique, "La Copie de la vie de la Damoiselle de Gournay" est également intéressante. Dans celle-ci, parmi d'autres leçons fautives, on lit, "...essimèrent fort bien les commodités de la veuve et des enfants, qui restaient fixes" (p.137). Le texte des *Advis* se termine par "six"; l'éditrice moderne confond naïvement les caractères d'imprimerie de 1641, "f" et "s", et, sans scrupule, aggrave son erreur initiale en la faisant accorder grammaticalement. Il faut remarquer aussi l'ancien mot culinaire, "essimèrent", pour lequel on se serait attendu à une note explicative.

Marie de Gournay. Fragments d'un discours féminin ne fait honneur ni aux études féministes auxquelles l'auteure se rattache, ni aux études de Marie de Gournay, ni au titre barthien qu'il évoque. Ce dont on a besoin est clair: une édition définitive, correcte et accessible de l'oeuvre de Marie de Gournay.

DON MCGILL, *University of Waterloo*